



André Malraux
Œuvres complètes

II

INTRODUCTION PAR MICHEL AUTRAND

VOLUME PUBLIÉ PAR MARIUS-FRANÇOIS GUYARD,

MAURICE LARÈS ET FRANÇOIS TRÉCOURT,

AVEC LA PARTICIPATION

DE NOËL BURCH

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

ANDRÉ MALRAUX

*Œuvres
complètes*

II

INTRODUCTION PAR MICHEL AUTRAND

VOLUME PUBLIÉ PAR MARIUS-FRANÇOIS GUYARD,
MAURICE LARÈS ET FRANÇOIS TRÉCOURT,
AVEC LA PARTICIPATION
DE NOËL BURCH

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1996, pour les appendices
et pour l'ensemble de l'appareil critique.*

*Les mentions particulières de copyright figurent
au verso des pages de faux titre.*

L'ESPOIR¹

Première partie
L'ILLUSION LYRIQUE¹

I. L'ILLUSION LYRIQUE

I

I

Un chahut^a de camions chargés de fusils couvrait Madrid tendue dans la nuit d'été². Depuis plusieurs jours les organisations ouvrières annonçaient l'imminence du soulèvement fasciste, le noyautage des casernes, le transport des munitions. Maintenant le Maroc était occupé. À 1 heure du matin, le gouvernement avait enfin décidé de distribuer les armes au peuple³; à 3 heures, la carte syndicale donnait droit aux armes⁴. Il était temps: les coups de téléphone des provinces, optimistes de minuit à 2 heures, commençaient à ne plus l'être.

Le central téléphonique de la gare du Nord⁵ appelait les gares les unes après les autres⁶. Le secrétaire du syndicat des cheminots⁷, Ramos, et Manuel, désigné pour l'assister cette nuit, dirigeaient. Sauf la Navarre^b, coupée, la réponse avait été ou bien: le gouvernement est maître de la situation, ou bien: les organisations ouvrières contrôlent la ville en attendant les instructions du gouvernement. Mais le dialogue venait de changer:

« Allô Huesca⁸? »

— Qui parle? »

— Le comité ouvrier de Madrid.

— Plus longtemps, tas d'ordures! *Arriba España*⁹! »

Au mur, fixée par des punaises, l'édition spéciale

(7 heures du soir) de *Claridad*¹: sur six colonnes « Aux armes, camarades ».

« Allô Avila²? Comment ça va chez vous? Ici la gare.

— Va te faire voir, salaud. Vive le Christ-Roi³!

— À bientôt! *Salud*⁴! »

On avait appelé Ramos d'urgence.

Les lignes du Nord convergeaient vers Saragosse, Burgos et Valladolid.

« Allô Saragosse? Le comité ouvrier de la gare?

— Fusillé⁵. Et autant pour vous avant longtemps, *Arriba España*!

— Allô Tablada⁶? Ici Madrid-Nord, le responsable du syndicat.

— Téléphone à la prison, enfant de putain! On va aller^a te chercher par les oreilles.

— Rendez-vous sur l'Alcala⁷, deuxième bistrot à gauche. »

Ceux du central regardaient la gueule de jovial gangster frisé de Ramos.

« Allô Burgos?

— Ici le commandant. »

Plus de chef de gare⁸. Ramos raccrocha.

Un appareil appelait:

« Allô Madrid? qui êtes-vous?

— Le syndicat des transports ferroviaires.

— Ici, Miranda⁹. La gare et la ville sont à nous.

Arriba España!

— Mais Madrid est à nous, *salud*! »

Il ne fallait donc plus compter sur des secours du Nord, sauf par Valladolid. Restaient les Asturies.

« Allô Oviedo? Qui parle? »

Ramos devenait prudent.

« Le délégué de la gare.

— Ici Ramos, secrétaire du syndicat. Comment ça va chez vous?

— Le colonel Aranda¹⁰ est fidèle au gouvernement. Ça ne va pas très bien à Valladolid: nous envoyons trois mille mineurs armés pour renforcer les nôtres¹¹.

— Quand? »

Un martèlement de crosses, autour de Ramos, qui n'entendit plus.

« Quand? »

— Tout de suite.

— *Salud!* »

« Suis ce train avec le téléphone », dit Ramos à Manuel. Il appela^a Valladolid :

« Allô Valladolid? Qui parle?

— Délégué de la gare.

— Comment ça va?

— Les nôtres tiennent les casernes. Nous attendons un renfort d'Oviedo: faites le possible pour qu'il arrive au plus tôt. Mais soyez sans inquiétude: chez nous ça ira. Et chez vous? »

On chantait devant la gare. Ramos n'entendait pas sa propre voix.

« Comment? demandait Valladolid.

— Ça va. Ça va.

— Les troupes sont révoltées?

— Pas encore. »

Valladolid raccrochait.

On pouvait détourner par là tous les secours du Nord.

À travers des histoires d'aiguillage qu'il comprenait mal et dans l'odeur de carton du bureau, de fer et de fumée de la gare (la porte était ouverte sur la nuit très chaude), Manuel notait les appels des villes. Dehors, le bruit des chants et des crosses de fusils; il devait sans cesse faire répéter (les fascistes, eux, raccrochaient). Il reportait les positions sur la carte du réseau: Navarre, coupée; tout l'est du golfe de Biscaye, Bilbao, Santander, Saint-Sébastien¹, fidèle, mais coupé à Miranda. D'autre part, les Asturies, Valladolid fidèles. Les sonneries, sans arrêt.

« Allô. Ici Ségovie. Qui êtes-vous?

— Délégué du syndicat », dit Manuel, regardant Ramos d'un air interrogateur. Qu'est-ce qu'il était, au fait?

« On ira bientôt te les couper²!

— Ça passera inaperçu. *Salud!* »

Maintenant c'étaient les gares fascistes elles-mêmes qui appelaient: Sarracin, Lerma, Aranda del Duero, Sepulveda³, Burgos de nouveau. De Burgos à la sierra, les menaces descendaient plus vite que les trains de secours.

« Ici le ministère de l'Intérieur. Le central du Nord? Faites savoir aux gares que la garde civile et la garde d'assaut¹ sont aux côtés du gouvernement. »

« Ici Madrid-Sud. Comment ça va au Nord, Ramos?

— Ils ont l'air de tenir Miranda, et pas mal plus bas. Trois mille mineurs descendent sur Valladolid: on aura du renfort par là. Et chez vous?

— Les gares de Séville² et de Grenade³ sont à eux. Le reste tient.

— Cordoue?

— On ne sait pas⁴: on se bat dans les faubourgs quand ils ont les gares. Tabassage sérieux à Triana⁵. Aussi à Penarroya⁶. Mais tu m'épates avec ton histoire de Valladolid: ce n'est pas à eux? »

Ramos changea de téléphone, et appela:

« Allô, Valladolid? Qui parle?

— Délégué de la gare.

— Ah?... On nous disait que les fascistes étaient chez vous.

— Erreur. Tout va bien. Et chez vous? Les soldats se sont révoltés?

— Non⁷. »

« Allô Madrid-Nord^a? Qui parle?

— Responsable des transports.

— Ici Tablada. Tu n'as pas appelé ici?

— On nous a dit que vous étiez fusillés ou en tôle, je ne sais quoi.

— Nous en sommes sortis. Ce sont les fascistes qui y sont. *Salud!* »

« Ici la maison du peuple⁸. Faites savoir à toutes les gares fidèles que le gouvernement, appuyé sur les milices populaires, est maître de Barcelone, de Murcie, de Valence, de Malaga, de toute l'Estramadure et de tout le Levant. »

« Allô^b! Ici Tordesillas⁹. Qui parle?

— Conseil ouvrier de Madrid.

— Les salauds de ton espèce sont fusillés. *Arriba España!* »

Medina del Campo¹⁰, même dialogue. La ligne de

Valladolid restait la seule grande ligne de communication avec le Nord.

« Allô Leon? Qui parle?

— Délégué du syndicat¹. *Salud!*

— Ici Madrid-Nord. Le train des mineurs d'Oviedo est passé?

— Oui.

— Tu sais où il est?

— Vers Mayorga², je pense. »

Dehors, dans la rue de Madrid, toujours les chants et les crosses.

« Allô Mayorga? Ici Madrid. Qui parle?

— Qui êtes-vous?

— Conseil ouvrier de Madrid. »

On raccrochait. Alors? où était le train?

« Allô Valladolid? Êtes-vous sûrs de tenir jusqu'à l'arrivée des mineurs?

— Absolument sûrs.

— Mayorga ne répond pas!

— Aucune importance. »

« Allô Madrid? Ici Oviedo. Aranda vient de se soulever, on se bat³.

— Où est le train des mineurs?

— Entre Leon et Mayorga.

— Maintenez le contact! »

Manuel appelait. Ramos attendait.

« Allô Mayorga? Ici Madrid.

— Qui?

— Conseil ouvrier. Qui parle?

— Chef de centurie des phalanges espagnoles. Votre train est passé, idiots. Toutes les gares sont à nous jusqu'à Valladolid; Valladolid est à nous depuis minuit⁴. Vos mineurs, on les attend avec des mitrailleuses⁵. Aranda en est débarrassé. À bientôt!

— Au plus tôt! »

L'une après l'autre, Manuel appela toutes les gares entre Mayorga et Valladolid.

« Allô Sepulveda? Ici Madrid-Nord, comité ouvrier.

— Votre train est passé, andouilles⁶. Vous êtes tous des cons, et nous irons cette semaine vous les couper.

— Physiologiquement contradictoire. *Salud!* »

L'appel continuait.

« Allô Madrid. Allô ! Allô ! Madrid ? Ici Navalperal de Pinares¹. La gare. Nous avons repris le patelin. Les fascistes, oui, désarmés, en tôle. Prévenez. Les leurs téléphonent toutes les cinq minutes pour savoir si la ville est toujours à eux. Allô. Allô ! »

« Il faudrait envoyer partout de fausses nouvelles, dit Ramos.

— Ils contrôleront.

— Ça leur ferait toujours ça comme pagaille. »

« Allô Madrid-Nord ? Ici l'U.G.T². Qui parle ?

— Ramos.

— On nous dit qu'un train de fascistes s'amène avec armement perfectionné. Il descendrait de Burgos. Tu as des tuyaux ?

— On le saurait ici, toutes les gares sont à nous jusqu'à la sierra³. Il faut quand même prendre des précautions. Un moment. »

« Appelle la sierra, Manuel. »

Manuel appela les gares l'une après l'autre. Il tenait à la main une règle, et semblait battre la mesure⁴. Toute la sierra était fidèle. Il appela^a le central des postes : mêmes informations. En deçà de la sierra, ou les fascistes n'avaient rien tenté, ou ils étaient battus.

Pourtant ils tenaient la moitié du Nord. En Navarre, Mola⁵, l'ancien chef de la Sûreté de Madrid ; contre^b le gouvernement, les trois quarts de l'armée, comme d'habitude. Du côté du gouvernement, la garde d'assaut et le peuple, la garde civile peut-être⁶.

« Ici l'U.G.T. C'est Ramos ?

— Oui.

— Alors, le train ? »

Ramos résuma.

« Et en général ? demanda-t-il à son tour.

— Bon. Très bon. Sauf au ministère de la Guerre. À 6 heures ils ont dit que tout était foutu. On leur a dit qu'ils n'en avaient pas, eux prétendent que les miliciens se débiteront. On se fout de leurs histoires : je t'entends à peine tellement les types chantent dans la rue... »

Dans le récepteur, Ramos entend les chants, qui se mêlent à ceux de la gare.

Bien que^a l'attaque eût sans doute éclaté presque partout à la même heure, il semblait que ce fût une armée en marche qui s'approchât: les gares tenues par les fascistes étaient de plus en plus proches de Madrid; et pourtant l'atmosphère était si tendue depuis quelques semaines, la foule si inquiète d'une attaque qu'elle devrait peut-être subir sans armes, que cette nuit de guerre semblait une immense libération.

« La bagnole-à-skis est toujours là? demanda Ramos à Manuel.

— Oui. »

Il confia le central à l'un des responsables de la gare. Quelques mois plus tôt, Manuel avait acheté d'occasion une petite bagnole pour aller faire du ski dans la sierra. Tous les dimanches, Ramos s'en servait pour la propagande. Cette nuit, Manuel l'avait mise de nouveau à la disposition du parti communiste¹, et travaillait une fois de plus^b avec son copain Ramos.

« On ne va pas recommencer 1934²! dit celui-ci. Cava-lons à Tetuan de las Victorias³.

— Où est-ce?

— Cuatro Caminos⁴. »

À trois cents mètres ils furent arrêtés par le premier poste de contrôle.

« Documentation⁵. »

La documentation, c'était la carte syndicale. Manuel ne portait guère sur lui sa carte du parti communiste. Comme il travaillait aux studios de cinéma (il était ingénieur du son⁶), un vague^c style montparnassien lui donnait l'illusion d'échapper vestimentairement à la bourgeoisie. Seuls, dans ce visage très brun, régulier et un peu lourd, les sourcils épais pouvaient prétendre à quelque prolétariat. À peine d'ailleurs les miliciens lui avaient-ils jeté un coup d'œil qu'ils reconnurent la tête hilare et frisée de Ramos. L'auto repartit parmi les tapes sur l'épaule, les poings levés et les *salud*: la nuit n'était que fraternité.

Et pourtant, la lutte entre socialistes de droite et de gauche, l'opposition de Caballero à la possibilité d'un ministère Prieto⁷ n'avaient pas été faibles, ces dernières semaines... Au second contrôle^d, des hommes de la F.A.I.⁸ confiaient un suspect à des ouvriers de l'U.G.T.,

leurs vieux adversaires. « Il y a du bon », pensa Ramos. La distribution des armes n'était pas terminée: un camion chargé de fusils arrivait.

« On dirait des semelles! » dit Ramos.

En effet, on ne voyait des fusils que la plaque de couche.

« C'est vrai, dit Manuel: des chemelles.

— Qu'est-ce que tu as à bafouiller?

— Je me suis cassé une dent en mangeant. Ma langue ne s'occupe plus que de ça. Elle se fout de l'antifascisme.

— En mangeant quoi?

— Une fourchette. »

Des silhouettes^a embrassaient des fusils qu'elles venaient de recevoir, engueulées par d'autres, qui attendaient dans l'ombre, serrées comme des allumettes. Des femmes passaient, leurs cabas pleins de balles.

« C'est pas trop tôt, dit une voix. Depuis le temps qu'on attend qu'ils nous tombent sur la gueule!

— J'ai bien cru que le gouvernement nous laisserait écraser...

— T'en fais pas: comme ça, ils vont voir s'il y en aura pour longtemps. Bande de salauds!

— C'est le peuple qui est *sereno*¹ de Madrid, cette nuit... »

Tous les cinq cents mètres, nouveau contrôle²: les autos fascistes parcouraient la ville avec des mitrailleuses. Et toujours les mêmes poings levés et la même fraternité. Et toujours le geste étrange de veilleurs qui n'avaient pas encore fini de palper leurs fusils: sans fusils depuis un siècle³.

En arrivant, Ramos jeta sa cigarette et l'écrasa du pied.

« Cesse de fumer. »

Il disparut en hâte, revint dix minutes après, suivi de trois copains. Tous portaient des paquets enveloppés de journaux, serrés de cordes.

Manuel avait tranquillement allumé une nouvelle cigarette.

« Laisse ta cigarette, dit Ramos serein: c'est de la dynamite. »

Les copains installèrent les paquets, moitié sur la banquette avant, moitié sur l'arrière et rentrèrent dans la

maison. Manuel avait quitté son siège pour écraser sa cigarette sous son pied sans la jeter. Il releva vers Ramos un visage consterné.

« Quoi? Qu'est-ce qui te prend? demanda celui-ci.

— Tu m'embêtes, Ramos.

— C'est ça. Maintenant allons.

— On ne peut pas trouver une autre bagnole? Je peux conduire une autre bagnole.

— Nous faisons sauter les ponts, celui d'Avila pour commencer. Nous portons la dynamite, et elle va être expédiée illico où il faut, Peguerinos¹, etc. Tu n'as pas l'intention de perdre deux heures, non? Cette bagnole, on sait qu'elle marche, au moins.

— Oui », dit Manuel, triste et d'accord.

Il ne tenait pas tant à la bagnole qu'aux ravissants accessoires. L'auto repartit. Manuel devant, Ramos derrière, serrant sur son ventre un paquet de grenades. Et soudain, Manuel s'aperçut que cette voiture lui était devenue indifférente. Il n'y avait plus de voiture; il y avait cette nuit chargée d'un espoir trouble et sans limites, cette nuit où chaque homme avait quelque chose à faire sur la terre. Ramos entendait un tambour éloigné comme le battement de son cœur.

Toutes les cinq^e minutes, ils étaient arrêtés par le contrôle.

Les miliciens, dont beaucoup ne savaient pas lire, tapaient sur l'épaule des occupants de la voiture dès qu'ils reconnaissaient Ramos, et à peine avaient-ils entendu celui-ci gueuler: « Ne fumez pas! » que, voyant la voiture chargée de paquets, ils commençaient à trépi-gner de joie: la dynamite était la vieille arme romanesque des Asturies².

L'auto repartait.

À l'Alcala, Manuel se lança. À sa droite, un camion de la F.A.I., plein d'ouvriers armés, vira tout à coup à gauche. Toutes les voitures, cette nuit, allaient à quatre-vingts à l'heure. Manuel essaya d'éviter le camion, sentit la légère bagnole qui l'enlevait du sol et pensa: « Fini. »

Il se retrouva allongé sur le ventre parmi les paquets de dynamite qui roulaient comme des marrons — sur le trottoir, heureusement. Sous son visage, son sang brillait, éclairé par le bec électrique; il ne souffrait guère, saignait du nez, et entendait Ramos gueuler: « Ne

fumez pas, camarades!» Il gueula de même, se retourna enfin et vit son ami, jambes en équerre, mèches frisées à travers la figure, ses grenades à main farouchement serrées sur son ventre, entouré de porteurs de fusils qui s'agitaient autour des paquets sans oser les toucher. Au milieu, un mégot de Ramos (qui avait profité de ce qu'il était seul à l'arrière pour allumer une cigarette de plus) se fumait tout seul. Manuel l'éteignit du pied. Ramos commença à faire empiler les paquets le long du mur. Pour la bagnole-à-skis, il valait mieux ne plus en parler.

Un haut-parleur¹ criait: *Les troupes mutinées marchent sur le centre de Barcelone. Le gouvernement est maître de la situation.*

Manuel aidait^a à empiler les paquets. Ramos, toujours si actif, ne bougeait pas.

« Qu'est-ce que tu attends pour donner un coup de main? »

Allô! Les troupes mutinées marchent sur le centre de Barcelone.

« Je ne peux^b pas bouger le bras: la crispation a été trop forte. Ça va revenir. Arrêtons la première voiture disponible, et repartons. »

II

À travers^c la fraîcheur d'arrosage, la petite aube de plein été se levait sur Barcelone. Dans l'étroit bistrot demeuré ouvert toute la nuit devant l'immense avenue vide, Sils, dit le Négus, de la Fédération anarchiste ibérique et du syndicat des transports, distribuait des revolvers à ses copains.

Les troupes rebelles arrivaient à la périphérie.

Tous parlaient.

« Qu'est-ce que vont faire les troupes d'ici? »

— Nous tirer sur la gueule, tu peux en être sûr.

— Les officiers ont encore juré fidélité à Companys² hier.

— La radio te répond. »

Le petit poste de radio, au fond de la salle étroite, répétait maintenant toutes les cinq minutes:

Les troupes insurgées descendent vers le centre.

« Le gouvernement¹ distribue des armes ? »

— Non.

— Hier, deux copains de la F.A.I. qui se baladaient avec des fusils ont été arrêtés. Il a fallu Durruti et Oliver² pour les faire relâcher.

— Malheur !

— Qu'est-ce qu'ils disent à la *Tranquilidad** ? Qu'ils les auront, les fusils, ou non ?

— Plutôt non.

— Et les revolvers ? »

Le Négus continuait à passer les siens.

« Ceux-ci ont été mis obligeamment à la disposition des compagnons anarchistes par messieurs les officiers fascistes. Ma barbe inspire confiance. »

Avec deux amis et quelques complices, il avait dévalisé dans la nuit les carrés de deux bateaux de guerre. Il conservait la combinaison bleue de mécanicien qu'il avait revêtue pour pénétrer sur le bateau⁴.

« Maintenant », dit-il en tendant le dernier revolver, « réunissons nos sous. À la première armurerie ouverte, faut acheter des balles. Vingt-cinq chacun, ce qu'on a, c'est pas assez. »

Les troupes insurgées descendent vers le centre...

« Les armureries n'ouvriront pas aujourd'hui, c'est dimanche.

— Pas d'histoires : on les ouvrira nous-mêmes.

« Chacun va chercher ses copains et les emmène avec nous. »

Il en reste six. Les autres partent.

Les troupes insurgées...

Le Négus commande. Pas à cause de sa fonction au syndicat. Parce qu'il a fait cinq ans de prison ; parce que, lorsque la compagnie des trams de Barcelone⁵, après une grève, a chassé quatre cents ouvriers, une nuit, le Négus, aidé d'une dizaine de copains, a mis le feu aux trams en dépôt sur la colline du Tibidabo⁶, et les a lancés en flammes, freins desserrés, au milieu des klaxons épouvantés des autos, jusqu'au centre de Barcelone. Quant au sabotage moins important qu'il dirigea ensuite, il dura deux ans.

* Le café où se réunissaient les anarchistes³.

Ils sortirent dans le petit jour bleuâtre, et chacun se demandait ce que serait la prochaine aube. À chaque coin de rue venaient des groupes, amenés par ceux qui avaient quitté le bistrot les premiers. Lorsqu'ils arrivèrent au Diagonal¹, les troupes sortirent du jour qui se levait.

Le martèlement des pas s'arrêta, une salve prit le boulevard en enfilade: par la plus grande avenue de Barcelone, toute droite, précédés de leurs officiers, les soldats de la caserne Pedralbes² marchaient sur le centre de la ville.

Les anarchistes se mirent à l'abri de la première rue perpendiculaire; le Négus et deux autres retournèrent.

Ces officiers, ils ne les voyaient pas pour la première fois. Les mêmes que ceux qui avaient arrêté les trente mille emprisonnés³ des Asturies, les mêmes qu'en 1933 à Saragosse⁴, les mêmes qui avaient permis le sabotage de la révolte agraire⁵, ceux grâce à qui la confiscation des biens de l'ordre des Jésuites, ordonnée pour la sixième fois depuis un siècle⁶, était six fois restée lettre morte. Les mêmes que ceux qui avaient chassé les parents du Négus. La loi catalane chasse les vigneronniers fermiers lorsque les vignes deviennent incultes: lors du phylloxéra, toutes les vignes atteintes avaient été considérées comme incultes, et les vigneronniers, chassés des vignes qu'ils avaient plantées, qu'ils cultivaient depuis vingt ou cinquante ans. Ceux qui les remplaçaient, n'ayant plus aucun droit sur la vigne, étaient payés moins cher⁷. Par ces mêmes officiers fascistes, peut-être...

Ils avançaient au milieu de la chaussée, encadrant la troupe, précédés⁸ de patrouilles de protection sur les trottoirs; à chaque coin, les patrouilles tiraient dans la profondeur de la rue avant de passer. Les becs électriques n'étaient pas encore éteints; les enseignes au néon brillaient d'un éclat plus profond que celui de l'aube. Le Négus revint vers ses copains.

« Ils nous ont sûrement vus. Il faut faire le tour et leur retomber dessus plus haut. »

Ils coururent, sans bruit: presque tous portaient des espadrilles. Ils s'embusquèrent sous les portes d'une rue perpendiculaire au Diagonal: quartier riche, belles portes profondes. Les arbres du boulevard étaient des

Chapitre xxxii	1151
Chapitre xxxiii	1166
Chapitre xxxiv	1178
V. La Loi du désert	
Chapitre xxxv	1189
Chapitre xxxvi	1203
Chapitre xxxvii	1213
Chapitre xxxviii	1225
Chapitre xxxix	1238
Chapitre xl	1245
Chapitre xli	1263
Chapitre xlii	1280

NOTICES, NOTES ET VARIANTES

L'ESPOIR

<i>Notice</i>	1305
<i>Note historique</i>	1321
<i>Note sur le texte</i>	1333
<i>Notes et variantes</i>	1339
<i>Notes et variantes des Appendices</i>	1582

LES NOYERS DE L'ALTENBURG

<i>Notice</i>	1607
<i>Bibliographie</i>	1613
<i>Notices sur les scènes</i>	1614
<i>Note sur le texte</i>	1628
<i>Notes et variantes</i>	1638
<i>Notice, notes et variantes des Appendices</i>	1661

LE DÉMON DE L'ABSOLU

<i>Notice</i>	1666
<i>Chronologie de T. E. Lawrence</i>	1680
<i>Bibliographie</i>	1685
<i>Note sur le texte</i>	1689
<i>Notes et variantes</i>	1695

Ce volume contient :

L'ESPOIR

Appendices

CHAPITRES RETRANCHÉS DU MANUSCRIT

C'EST LA GUERRE

SIERRA DE TERUEL

« UNE SORTE DE SUITE DE "L'ESPOIR" »

LES NOYERS DE L'ALTENBURG

Appendices

« DE SENS À CHARTRES »

LA SUITE PERSANE

DE LA VISTULE À LA RÉSISTANCE

LE DÉMON DE L'ABSOLU

Introduction

par Michel Autrand

Chronologie

par François Trécourt

Notices

Notes et variantes